

Vox populi à l'italienne

THÉÂTRE. Ariane Ascaride joue deux monologues de Dario Fo et Franca Rame. Saignant !



BRIGITE ENGUERRAND

POURQUOI A-T-ON, EN 1997, décerné le Nobel de littérature à Dario Fo, et non au tandem qu'il forme avec Franca Rame, alors qu'ils écrivaient main dans la main ? Le Nobel, ce gentil ramassis de machistes, a perdu une bonne occasion de montrer – ce n'est jamais inutile – que la femme est, au moins, l'égale de l'homme. Quand il monte *la Maman bohème* et *Médée*, Didier Bezace n'oublie pas, lui, de mentionner la double paternité (ou maternité ?) de ces œuvres ! Dans ces deux monologues, c'est une mère qui est en scène. Une mère en guerre contre le conformisme et les pouvoirs, politique et masculin. La mère est justement le thème de la saison au théâtre de la Commune, que dirige Didier Bezace. La programmation, à laquelle la comédienne Ariane Ascaride apporte son énergie formidable de Marseillaise qui a volé une partie de sa culture à la criée italienne, laisse les mères idéales au vestiaire, et va chercher les génitrices dans la rue et dans les coulisses de la mythologie.

Acte un : *la Maman bohème*. La femme qui entre en scène, fagotée comme l'as de pique (carrément bariolée), cherche à échapper à des flics. Car c'est une militante, une révolutionnaire. Le seul refuge qu'elle trouve est une église, et même un confessionnal. Comme la niche est habitée par un prêtre invisible, elle va se confesser. Elle est « communiste croyante » ! Elle parle donc au prélat, lui raconte sa vie, ses luttes, la dureté du mariage, son retour à la solitude... Tout ce qu'elle confie contrevient aux vérités de l'Église, qui reste, par-dessus le marché, l'alliée de la police. Dans cette première partie, Ariane Ascaride, les cheveux en pétard, la jupe mini et les talons maxi, semble

romain. Elle est une poissarde chahutée par la vie, qui la chahute à son tour : drôle et bouleversante.

Acte deux : *Médée*. Rame et Fo nous préviennent en prologue que, cette fois, la pièce n'est pas drôle. Mais on est quand même secoué de rires, grâce à la mise en scène de Bezace. Plus sobrement vêtue, le visage maquillé à grands traits pour retrouver la pureté du masque antique, Ariane Ascaride incarne une Médée moderne, qui met en œuvre sa vengeance contre l'infidèle Jason aux dépens des deux malheureux enfants bientôt sacrifiés. La pièce renferme un cri de révolte contre la société des mâles. Mais le metteur en scène, en évoquant burlesquement l'infanticide, invente une action comique qui amplifie l'idée de vengeance. Tandis qu'elle parle, Médée prépare à manger, et Jason vient ingurgiter son horrible mixture sous les yeux des spectateurs. Ariane Ascaride est, là encore, admirable, jouant sur deux tons la femme du peuple et la femme mythologique, possédée par ses voix intérieures.

Didier Bezace a conçu ce diptyque comme un hommage aux idées de Mai 68. La « chienlit » de cette année-là est d'ailleurs saluée dans le prologue. Ariane Ascaride et lui ont retrouvé en même temps l'insolence bouffonne des farces antiques. Le peuple bousculait les empereurs romains, qui en tremblaient sur leur socle ! Comme il est aimable, ce théâtre où la *vox populi*, dans sa version féminine, retrouve la verdeur mal élevée et malodorante des origines !

GILLES COSTAZ

La Maman bohème et Médée, théâtre de la Commune, Aubervilliers, 01 48 33 16 16.

Jusqu'au 17 décembre. Texte français de Valeria Tasca aux Éditions Dramaturgie.